

Quand la littérature de jeunesse joue avec l'autobiographie

Arnaud Genon, Université de Strasbourg / Université de Haute-Alsace [✉](#)

Régine Battiston, Université de Haute-Alsace [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 19, n° 2 : « Je/ux d'enfants : autobiographie et littérature jeunesse », dir. Arnaud Genon et Régine Battiston,
novembre 2025

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Arnaud Genon et Régine Battiston, « Quand la littérature de jeunesse joue avec l'autobiographie », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 19, n° 2, 2025, p. 1-9.
doi.org/10.5177/relief24970

Quand la littérature de jeunesse joue avec l'autobiographie

RÉGINE BATTISTON, Université de Haute-Alsace

ARNAUD GENON, Université de Strasbourg / Université de Haute-Alsace

Résumé

Longtemps marginalisée, la littérature de jeunesse est aujourd’hui reconnue comme un champ culturel et artistique à part entière. En parallèle de la revalorisation de l’autobiographie, elle va progressivement emprunter les codes des écritures du moi – narration à la première personne, faux journaux intimes, récits de vie fictionnalisés – pour explorer la construction de soi et l’expérience adolescente. Si le pacte autobiographique y reste rare, ces formes fictionnalisées favorisent l’identification et la réflexion éthique du jeune lecteur. Les auteurs y traitent de sujets sensibles tout en préservant leur public. Ainsi, la littérature de jeunesse devient un espace d’expérimentation où s’articulent recherche d’authenticité, transposition du vécu et mise en fiction du « je ».

Longtemps reléguée au rang de paralittérature et initialement peu considérée par la critique, la littérature de jeunesse connaît depuis plusieurs décennies une revalorisation significative. Si elle fut d’abord perçue comme un simple instrument de moralisation ou de divertissement destiné à un public enfantin, elle est désormais reconnue comme un objet culturel et esthétique complexe, porteur de valeurs, de représentations et de tensions idéologiques. Cette reconnaissance croissante dans le champ universitaire s’inscrit dans un mouvement plus large de décloisonnement des objets d’étude, qui remet en question la hiérarchie traditionnelle accordée aux différents produits culturels. Comme le signale Isabelle Nières-Chevrel, c’est dans les années 1970 que la littérature de jeunesse entre dans la sphère universitaire française, devenant un objet de recherche pour la plupart des sciences humaines. Le basculement culturel de Mai 1968 et « la Nouvelle critique » remettent en cause les hiérarchies traditionnelles de la culture littéraire en faveur de formes jusqu’alors marginalisées. La bande dessinée ou le roman policier dessinent alors de nouvelles voies de recherche et, dit Nières-Chevrel, « c’est par ce petit chemin que la littérature de jeunesse s’est faufilée et qu’elle a fait, elle aussi, une discrète entrée¹. »

C’est à cette même époque, et pour des raisons identiques, que le vaste champ de la littérature autobiographique commence, de la même manière, à faire l’objet de nombreuses études. L’autobiographie, considérée comme un genre mineur ou subordonné à la fiction, se voit enfin revalorisée dans le cadre d’un essor des études sur l’individu, l’intime et la mémoire. En France, ce champ de recherche se développe en lien avec l’essoufflement des grands récits collectifs (idéologies, politiques, religion), avec la psychanalyse renouvelée par Jacques Lacan (introduction des concepts issus de la linguistique et de la philosophie du langage) ou encore

1. Isabelle Nières-Chevrel, « Quand l’Université se saisit de la littérature d’enfance et de jeunesse », *Strenæ*, n° 12, 2017.

du développement de mouvements sociaux (féminisme, luttes identitaires et minoritaires, militantisme gay et lesbien...) qui s'expriment à travers des textes dans lesquels le « je » devient politique². L'autobiographie se fait alors terrain privilégié pour explorer les rapports entre histoire personnelle et histoire collective, identité, mémoire ou représentation de soi.

Les travaux portant sur la question ont permis de cartographier différentes pratiques telles que le roman autobiographique dans lequel un auteur retrace la vie d'un personnage duquel il se distingue, mais avec qui il partage de nombreux biographèmes. À côté des journaux intimes et des mémoires, genres clairement identifiables, se développe une nouvelle approche de l'autobiographie qui se caractérise par le pacte théorisé par Philippe Lejeune en 1975. Ce pacte repose sur l'identité onomastique de l'auteur, du narrateur et du personnage et sur l'engagement de l'auteur à ne raconter que la stricte vérité. Dans le tableau classificatoire que propose Lejeune, subsiste une case aveugle : « Le héros d'un roman déclaré tel, peut-il avoir le même nom que l'auteur ? Rien n'empêcherait la chose d'exister, et c'est peut-être une contradiction interne dont on pourrait tirer des effets intéressants. Mais, dans la pratique, aucun exemple ne se présente à l'esprit d'une telle recherche³ ». Serge Doubrovsky, alors en pleine rédaction de *Fils* (Galilée, 1977) comprend que son entreprise comble un vide théorique et propose le néologisme « autofiction » pour qualifier sa propre pratique. Il s'agit pour l'écrivain-théoricien d'écrire sa vie (en son nom propre) en empruntant les procédés du roman et en s'autorisant l'apparition de « pellicules de fiction⁴ » (l'expression est de Hervé Guibert, mais elle s'applique à toute entreprise autofictionnelle). L'autofiction rompt alors avec le pacte autobiographique traditionnel en assumant un flou, un tremblé entre fiction et vérité. Influencée par le postmodernisme, elle reflète une subjectivité fragmentée et instable. Doubrovsky illustre et théorise alors, dans plusieurs articles et/ou conférences⁵, cette nouvelle approche de l'écriture de soi – entre fictionnel et factuel – qui nourrira le champ critique pendant plusieurs décennies :

Autobiographie ? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction, d'événements et de faits strictement réels ; si l'on veut, *autofiction*, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau⁶.

Si les définitions de l'autofiction varient selon des acceptations étroites (Jacques Lecarme, Philippe Gasparini) ou beaucoup plus larges (Vincent Colonna)⁷, elles révèlent tout

-
- 2. Voir, par exemple, Arnaud Genon, « L'autofiction comme en(je)u politique dans l'œuvre d'Abdellah Taïa », dans Arnaud Genon et Isabelle Grell (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2016, p. 235-258.
 - 3. Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1996, p. 31.
 - 4. Antoine de Gaudemar, « La vie sida, entretien avec Hervé Guibert », *Libération*, 1^{er} mars 1990.
 - 5. On lira, par exemple, Serge Doubrovsky, « Le dernier moi », dans Claude Burgelin et al. (dir.), *Autofiction(s)*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2010, p. 383-393.
 - 6. Serge Doubrovsky, *Fils*, Paris, Galilée, 1977, quatrième de couverture.
 - 7. Voir notamment l'article de Jean-Louis Jeannelle, « Où en est la réflexion sur l'autofiction ? », dans Jean-Louis Jeannelle et Catherine Viollet (dir.), *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylants, coll. « Au cœur des textes », 2007, p. 17-37.

autant l'intérêt porté par les chercheurs à la question des écritures de soi que la variété des pratiques qui investissent les frontières toujours plus poreuses de la fiction et de la non-fiction. Cette littérature du moi s'est par la suite enrichie de nouvelles dénominations, parmi lesquelles le récit « transpersonnel⁸ » (récit autobiographique à visée sociologique tel qu'illustré par Annie Ernaux) ou encore les « romans du Je⁹ » (Philippe Forest), traduisant ainsi une effervescence tant théorique que pratique.

Ce retour de l'auteur semble cependant n'avoir que rarement franchi les frontières de la littérature de jeunesse puisque l'autobiographie n'y est encore aujourd'hui présente que de manière marginale. Le pacte de vérité et de transparence que postule le genre semble, *a priori*, difficilement conciliable avec un public de jeunes lecteurs que l'on souhaite généralement préserver et protéger de ce que la vie peut avoir de plus dur. En effet, *tout dire* signifie dévoiler les violences subies, morales et/ou physiques, la sexualité, les douleurs, la maladie, la mort et ce, parfois sans pudeur, de manière crue ou abrupte. Autant d'éléments que la loi de 1949 relative aux publications destinées à la jeunesse a longtemps exclus de son champ au motif que cela était de nature à « démoraliser l'enfance ou la jeunesse¹⁰ ». Cette même loi, modifiée en 2011, prohibe des textes « de nature à nuire à l'épanouissement physique, mental ou moral de l'enfance ou la jeunesse ». Si, pour ces raisons, les confessions réelles sont relativement rares ou clairement édulcorées – on pense cependant à quelques textes « canoniques » tels que *Poil de Carotte* de Jules Renard (1894), à la trilogie de Marcel Pagnol initiée par *La Gloire de mon père* (1957), à *À la guerre comme à la guerre* de Tomi Ungerer (1991), à *Voyage à Pitchipoï* de Jean-Claude Moscovici (1995), ou, en littérature étrangère, au *Journal d'Anne Frank* (1947), à *Moi Boy* de Roald Dahl (1984), et plus proche de nous encore, au *Journal de Zlata* (1991) –, il n'en reste pas moins que les dispositifs autobiographiques au sens large de l'expression (narration à la première personne, journaux intimes, échanges épistolaires ou par mail) ont été, eux, largement exploités dans des œuvres romanesques par des auteurs qui souhaitent créer entre leurs personnages et les lecteurs un lien étroit et intime que cette écriture fictionnelle et donc *faussement* autobiographique permet. C'est ce que constate, à juste titre, Daniel Delbrassine, lorsqu'il déclare que :

Cette apparente abondance ne devrait pas faire oublier que le récit de soi prend des formes particulières lorsqu'il est adressé à la jeunesse. Ainsi, on doit observer qu'une majorité de textes échappent au « pacte autobiographique » tel qu'il a été défini par Philippe Lejeune et qui exigerait la coïncidence entre auteur, narrateur et personnage principal. Nous avons souvent affaire à des pseudo-autobiographies, à des pseudo-journaux intimes. Voilà qui discrédite ces textes, penseront sans doute les tenants de

-
- 8. Voir Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », *Recherches interdisciplinaires sur les textes modernes*, n° 6, 1994, p. 218–221.
 - 9. Philippe Forest et Claude Gaugain (dir.), *Les Romans du Je*, Nantes, Éditions Pleins Feux, coll. « Horizons comparatistes », 2001.
 - 10. Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, disponible en ligne sur www.legifrance.gouv.fr.

« l'authenticité ». Ceux-là même à qui on appellera en passant que tout récit de soi est par nature empreint d'une subjectivité suspecte qui l'éloigne de la « vérité historique »¹¹.

Si la littérature de jeunesse recourt fréquemment à des dispositifs qui imitent la narration autobiographique, c'est que ce choix narratif répond à des enjeux à la fois esthétiques et didactiques. En effet, la narration à la première personne offre un accès privilégié à la subjectivité du narrateur, favorisant l'identification du jeune lecteur ainsi invité à partager une expérience se présentant comme authentique et orientant la réception du texte comme porteuse d'un enseignement qu'il devra ou pourra en tirer. D'autre part, en adoptant ces formes autobiographiques, les auteurs proposent une exploration des affects, des conflits familiaux, ou des épreuves propres à l'adolescence, tout en donnant une voix légitime à des expériences souvent marginalisées. Le retour sur soi, la quête d'identité s'effectue alors dans une dialectique entre le « je » et le « tu », entre le moi et l'autre. C'est la raison pour laquelle Daniel Delbrassine avance que

l'intérêt de ce type de récit centré sur un adolescent, à l'existence somme toute assez banale mais marquée par sa singularité, réside avant tout dans la rencontre : le lecteur rencontre un personnage littéraire qui lui fait cadeau de ses confidences. La lecture romanesque est alors, comme le décrit V. Jouve (1992), une « pédagogie de l'autre »¹².

Ce faisant, ces récits participent à la reconnaissance et à la valorisation des vécus personnels, contribuant à un discours social plus accessible. De manière plus générale, le recours à ces dispositifs énonciatifs facilite une lecture linéaire et compréhensible, adaptée aux capacités du public cible, évitant ainsi la complexité des narrations multiples ou non chronologiques.

Cette modalité énonciative s'est développée dans la littérature de jeunesse dans les années 1980. Selon Mike Cadden, citant Elizabeth Schuhmann, elle est même devenue, en raison de son succès, l'énonciation privilégiée par les auteurs : « Because of this prevalence of first-person narration in young adult novels and because of the popularity of these books, many advocates of novels written for young people have come to consider first-person narration a preferred technique for this kind of literature¹³. » Elle a par la suite pris de l'importance, en France notamment, comme le confirme Delbrassine lorsqu'il déclare que « ce que B. Poulou appelle "l'écriture intime" est abondamment représenté dans l'offre éditoriale 1997-2000 qui forme notre corpus¹⁴. » Il précise que dans ces textes « le "je" qui s'adresse au lecteur pour dévoiler sa vie intime est un pur être de fiction, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre une

11. Daniel Delbrassine, « Le récit de soi dans la littérature adressée à la jeunesse. Propositions d'activités pour la classe de français », dans J.-L. Dumortier (dir.), *Pour aborder en classe l'écriture de soi*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2009, p. 84, p. 81-100.

12. Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉRÉN-CRDP, 2006, p. 262-263.

13. Mike Cadden, « The Irony of Narration in the Young Adult Novel », *Children's Literature Association Quarterly*, vol. 25, n° 3, 2000, p. 146.

14. Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui*, op. cit., p. 259.

existence littéraire qui le fait s'approcher du lecteur et même servir de cible pour l'identification¹⁵. »

Cependant ce choix narratif n'est pas nouveau. En témoignent notamment les romans de formation, initiatiques ou d'apprentissage, destinés à de jeunes lecteurs et qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, relatent, dans des récits adoptant les codes de l'autobiographie, la vie de jeunes personnages fictionnels – *Sans famille* (1878) d'Hector Malot, par exemple. Ces récits, qui mettent en scène un jeune protagoniste confronté à des expériences décisives dans sa quête d'autonomie et d'identité, offrent un modèle narratif particulièrement adapté aux enjeux éducatifs de la littérature destinée à un public en construction. La littérature de jeunesse s'approprie cette structure initiatique pour accompagner symboliquement les lecteurs dans leur propre processus de maturation, en mettant en scène des personnages aux prises avec des choix moraux, des conflits familiaux ou des interrogations existentielles. Ainsi, le schéma du roman de formation permet de concilier récit fictionnel et visée didactique, tout en légitimant des récits centrés sur la subjectivité des jeunes héros en phase avec les jeunes lecteurs. En cela, l'héritage du XVIII^e siècle se retrouve dans la littérature de jeunesse actuelle, qui continue à valoriser la construction du sujet à travers l'expérience et la narration à la première personne. Plus proche de l'autobiographie, mais n'assumant cependant pas ce positionnement générique (absence de pacte), se trouvent des textes qui *fictionnalisent* ou *romancent* la vie de l'auteur comme *Le Gone du Chaâba* (1986) d'Azouz Begag. Ici, l'auteur confère à son récit une valeur de témoignage tout en s'inscrivant dans la tradition du *Bildungsroman* : l'enfant narrateur devient progressivement un sujet pensant, critique et autonome. L'écriture permet également à l'auteur de s'approprier son histoire, de dire une mémoire minoritaire dans la langue de l'école, autrement dit dans la langue de l'autre – un geste à la fois littéraire et politique.

Si le pacte autobiographique à proprement parler est absent de ces textes, c'est peut-être aussi parce que la vérité crue ne peut être dite et que les auteurs pour la jeunesse en passent – pour s'adapter à leur lectorat – par des autobiographies déguisées, édulcorées, ou symboliques qui portent le masque de la morale et de la fin heureuse. La simulation ou dissimulation, la réécriture, la transformation, le travestissement du réel, sa métaphorisation, sa fabulation dans des pratiques d'ordre autofictionnel (qui se permettent de petits arrangements avec le réel ou le reconfigurent à des fins romanesques¹⁶) sont parfois les biais qui permettent de rendre les récits crédibles, accessibles ou conformes aux attentes du public visé ainsi que des prescripteurs de cette littérature (parents, enseignants, bibliothécaires...). En tout cas, le constat est là : comme le souligne Mathilde Lévêque, « si le récit d'enfance fait partie intégrante de l'autobiographie, si les lectures de l'enfance s'inscrivent souvent dans le

15. *Ibid.*

16. Voir notamment Philippe Gasparini, *Autofiction – Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008.

projet autobiographique, l'adéquation entre autobiographie et littérature destinée à l'enfance et à la jeunesse est moins évidente¹⁷. »

Il existe pourtant de rares exceptions à cette absence de textes véritablement autobiographiques destinés à la jeunesse. En France, une collection entière lui a été dédiée (la collection « Confessions » créée au début des années 2000, aux Éditions de la Martinière) qui révèle que l'écriture du « je » s'adapte et se renouvelle, donnant lieu à des dispositifs narratifs innovants qui interrogent les frontières entre autobiographie et fiction, en dialoguant directement avec le jeune public. Mais ces exceptions sont assez rares pour n'être pas révélatrices des pratiques majoritairement représentées dans cet espace éditorial.

Ainsi, outre la demande éditoriale, cette écriture semble avoir répondu et répondre encore à différents enjeux. Tout autant que la littérature pour adultes, peut-être plus encore, la littérature de jeunesse contemporaine se distingue par une appropriation inventive et souvent paradoxale des codes autobiographiques. Ce recours au « je » narratif, aux dispositifs autofictionnels et aux faux journaux intimes répond à une double exigence : offrir au jeune lecteur une voix proche de son expérience tout en protégeant, questionnant ou reformulant la subjectivité au prisme des contraintes sociales, éthiques et éditoriales. La littérature de jeunesse emprunte à l'autobiographie ses formes pour construire des récits qui oscillent entre authenticité revendiquée et fiction consciente, entre dévoilement intime et jeu de masques.

Mais il convient alors de réfléchir aux enjeux de ces ouvrages pour la jeunesse dans lesquels les dispositifs énonciatifs miment la littérature autobiographique ou introduisent dans leurs pages des jeux autobiographiques à travers lesquels les auteurs se dissimulent ou, au contraire, se dévoilent.

D'abord, de nombreux auteurs jouent avec la frontière entre fiction et autobiographie, investissant leurs récits comme des espaces d'expérimentation identitaire. En mettant en scène des personnages-écrivains ou des figures enfantines à forte charge autoréférentielle, ils élaborent des stratégies de fictionnalisation du vécu qui brouillent les pistes entre le « je » narratif et l'auteur réel. Ces récits deviennent alors des terrains de jeu où l'identité est à la fois masquée et révélée, souvent avec humour ou distance, comme c'est le cas chez Christian Grenier. Cette pratique, qui emprunte à la littérature pour adultes, trouve un écho singulier dans la littérature jeunesse où le rapport à soi est en pleine construction. Aussi, nombreux sont les auteurs qui font de leurs souvenirs d'enfance une ressource narrative essentielle. Ils convoquent leur passé pour écrire des récits à la fois plaisants et édifiants, plaçant le lecteur dans une position de témoin privilégié d'expériences formatrices. Cette dynamique est particulièrement visible dans les œuvres qui retracent des parcours migratoires, des histoires familiales complexes ou des souvenirs d'école, comme dans *Né pour partir – Récit de Mamadou, migrant mineur de Guinée* d'Azouz Begag et Mamadou Sow¹⁸. Ces récits permettent

17. Mathilde Lévêque, « Littérature pour la jeunesse », dans Françoise penlou-Tenant (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie : Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2017, p. 505.

18. Azouz Begag et Mamadou Sow, *Né pour partir – Récit de Mamadou, migrant mineur de Guinée*, Paris, Milan, 2023.

d'allier proximité émotionnelle et transmission de valeurs, dans une forme de partage inter-générationnel.

Mais au-delà du jeu ou de l'intime, la littérature de jeunesse aborde aussi des sujets graves et éthiquement engagés. Les dispositifs narratifs – et notamment le choix du « je » enfantin – permettent d'aborder la transmission de la mémoire de la Shoah (le roman « lazareen », nous dit Daniel Delbrassine, est « très représenté dans les catalogues des éditeurs pour la jeunesse, [et] offre toutes les formes apparentes du récit de soi, des plus authentiques aux plus fictives¹⁹ »), la question de l'inceste ou celle de la transidentité avec une intensité particulière. La parole d'enfants ou d'adolescents touchés par ces questions, même fictive, donne à ces sujets une puissance émotionnelle et une portée pédagogique sans équivalent. Les auteurs y développent des stratégies narratives subtiles : mise à distance, fausse autobiographie, alternance des points de vue, dispositifs de témoignage fictif... Ces choix permettent de respecter la sensibilité du lectorat tout en l'amenant à réfléchir à la justice, à la norme, à l'écoute de l'autre.

Historiquement vecteur d'idéologies dominantes – comme en témoigne la littérature coloniale destinée aux jeunes garçons au début du xx^e siècle – la littérature jeunesse est désormais un laboratoire critique, qui met en tension les récits de soi, les représentations de l'altérité et les dispositifs de fiction. En ce sens, elle contribue puissamment à la formation de consciences éclairées, en proposant des lectures qui ne se contentent pas de raconter, mais qui forment à l'écoute, à l'analyse et à la complexité du monde.

Pour en terminer et avant que ne s'ouvre le dossier consacré à cette écriture, à ces écritures du « je » dans la littérature de jeunesse, il nous faut retenir que l'emprunt des codes autobiographiques par ces textes révèle un espace d'expérimentation littéraire et éthique où le « je » devient un vecteur sinon de vérité, du moins d'authenticité mais aussi un lieu de construction narrative, de médiation et parfois de contestation. Que ce soit pour évoquer des expériences personnelles, explorer des identités marginalisées, transmettre une mémoire traumatique ou dénoncer des violences tues, l'écriture de soi dans les récits pour la jeunesse ne se contente jamais d'un simple mimétisme des modèles adultes : elle les déplace, les adapte, les fragmente. À travers des stratégies variées – autofiction, narrations autodidactiques, fausses autobiographies, faux journaux intimes ou dispositifs graphiques –, les auteurs de littérature jeunesse inventent des formes singulières, en composant avec les contraintes éditoriales et les attentes sociales. Cette hybridation entre fiction et autobiographie interroge non seulement les frontières génériques, mais aussi les rapports de pouvoir dans la construction et la légitimation des voix narratives. Ainsi, la littérature de jeunesse contemporaine s'affirme comme un lieu de réflexion sur l'identité, la mémoire et la parole, en rendant visible la complexité du sujet enfantin ou adolescent tout en le replaçant dans des contextes sociaux et/ou historiques porteurs de sens. Elle constitue de ce fait un champ d'étude essentiel pour penser les formes actuelles de l'écriture de soi, ses dérivés fictionnels et leur réception auprès des jeunes lecteurs.

19. Delbrassine, « Le récit de soi dans la littérature adressée à la jeunesse », art. cit., p. 86.

Bibliographie critique sélective

Littérature théorique liée aux genres autobiographiques

- ALLAMAND Carole, *Le « Pacte » de Philippe Lejeune ou l'autobiographie en théorie*, édition critique et commentaire, Paris, Honoré Champion, 2018.
- BEAUJOUR Michel, *Miroirs d'encre. Rhétorique de l'autoportrait*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1980.
- BRAUD Michel, *La Forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2006.
- BURGELIN Claude et GRELL Isabelle (dir.), *Autofiction(s)*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2010.
- COLONNA Vincent, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Auch, Tristram, 2004.
- FOREST Philippe, *Le Roman, le je*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2001.
- FOREST Philippe et GAUGAIN Claude (dir.), *Les Romans du Je*, Nantes, Éditions Pleins feux, coll. « Horizons comparatistes », 2001.
- GASPARINI Philippe, *La Tentation autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2013.
- *Autofiction. Une aventure du langage*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2008.
- *Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2004.
- GENON Arnaud et GRELL Isabelle (dir.), *Lisières de l'autofiction*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2016.
doi.org/10.4000/books.pul.31398
- GENON Arnaud (dir.), « Enjeux et frontières de l'autofiction », *Revue @nalyse*s, vol. 9, n° 2, 2014. Disponible sur uottawa.scholarsportal.info
- *Autofiction : pratiques et théories (Articles)*, Paris, Mon Petit Éditeur, coll. « Essai », 2013.
- JEANNELLE Jean-Louis et VIOLETT Catherine (dir.), *Genèse et autofiction*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylants, coll. « Au cœur des textes », 2007.
- LECARME Jacques et LECARME-TABONE Éliane, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, 1997.
- LEJEUNE Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 2010 [1971].
- *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996 [1975].

Littérature de jeunesse et autobiographie

- BISHOP Marie-France et PENLOUP Marie-Claude (dir.), « L'écriture de soi et l'école », *Repères, recherches en didactique du français langue maternelle*, n° 34, 2006. doi.org/10.3406/reper.2006.2723
- BISHOP Marie-France et LABAS Pascale, « Écrire, lire, parler d'autobiographies à l'école primaire », *Le français aujourd'hui*, n° 147, 2004, p. 67-75. doi.org/10.3917/lfa.147.0067.
- DELBRASSINE Daniel, « Le récit de soi dans la littérature adressée à la jeunesse : Propositions d'activités pour la classe de français », dans J.-L. Dumortier (dir.), *Pour aborder en classe l'écriture de soi*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2009, p. 81-100.
- MARZLOFF Martine, « Les écritures en "je" dans la littérature jeunesse : truquages d'identités », Colloque « Pratiques de lecture et d'écriture autobiographiques : la question de l'écriture de soi en milieu scolaire », 26 janvier 2007. Disponible sur litterature.ens-lyon.fr.
- LE MANCHEC Claude, « Regard sur les univers autobiographiques en littérature jeunesse », *Lire au Collège*, n° 80, juin 2008.
- LÉVÈQUE Mathilde, « L'écriture de soi et son transfert dans l'écriture pour enfants : le cas de Julie Gouraud », *Le magasin des enfants*, 16 mai 2012. doi.org/10.58079/r6bs
- ROQUES Marie-Hélène (dir.), *L'autobiographie en classe*, Toulouse, Delagrave / CRDP Midi-Pyrénées, 2001.
- SORIN Nathalie, « Le récit de vie en classe de littérature : regards sur l'autre et images de soi », *Tangence*, n° 71, 2003, p. 93-106. doi.org/10.7202/008553ar

Littérature de jeunesse : généralités

- BAZIN Laurent, *La Littérature Young Adult*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « L'Opportune », 2019.
- CHELEBOURG Christian et MARCOIN Francis, *La Littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2007.
- DELBRASSINE Daniel, *Le Roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, Créteil, SCÉRÉN-CRDP de l'Académie de Créteil, 2006.
- DIAMENT Nic, *Histoire des livres pour les enfants : du Petit Chaperon rouge à Harry Potter*, Montrouge, Bayard, 2008.
- ESCARPIT Denise, *La Littérature de jeunesse, itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Paris, Magnard, 2008.
- LÉVÈQUE Mathilde, *Histoire de la littérature allemande pour la jeunesse*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2017.
- *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.
- MAS Marion et MERCIER-FAIVRE Anne-Marie (dir.), *Écrire pour la jeunesse et pour les adultes. D'un lectorat à l'autre*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2020.
- NIÈRES-CHEVREL Isabelle (dir.), *Littérature de jeunesse : incertitudes frontières*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (5-11 juin 2004), Paris, Gallimard Jeunesse, 2005.
- *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier, 2009.
- NIÈRES-CHEVREL Isabelle et PERROT Jean, *Dictionnaire du livre de jeunesse*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2013.
- PHAM DHIN Rose-May et DOUGLAS Virginie (dir.), *Histoires de famille et littérature de jeunesse. Filiation, transmission, réinvention?*, Bruxelles, Peter Lang, coll. « Recherches comparatives sur les livres et le multimédia d'enfance », 2021.
- POSLANIEC Christian, *Des livres d'enfants à la littérature de jeunesse*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2008.
- PRINCE Nathalie et THILTGES Sébastien, *Éco-graphies : écologie et littératures pour la jeunesse*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018.
- PRINCE Nathalie, *La Littérature de jeunesse*, Paris, Armand Colin, 2021 [2010].
- (dir.), *La Littérature de jeunesse en question(s)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- SCHNEIDER Anne et JEANNIN Magali (dir.), *Littératures de l'altérité, altérités de la littérature*, Namur, Presses Universitaires de Namur, coll. « Dyptique », 2020.
- SORIANO Marc, *Guide de la littérature pour la jeunesse : courants, problèmes, choix d'auteurs*, Paris, Delagrave, 2002 [1975].

Littérature de jeunesse et didactique

- AHR Sylviane et MONGENOT Christine (dir.), (D) *Écrire, prescrire, interdire : les professionnels face à la littérature de jeunesse aujourd'hui*, Vanves, Atelier Canopé des Hauts de Seine, 2015.
- BABIN Julie, « Publications francophones sur l'enseignement de la littérature aux adolescents », dans Nathalie Denizot, Jean-Louis Dufays et Brigitte Louichon (dir.), *Approches didactiques de la littérature*, Namur, Presses Universitaires de Namur, 2019. books.openedition.org/pun/7012
- HOUEL Christine et Christian, *Activités de lecture à partir de la littérature de jeunesse*, Paris, Hachette éducation, 2000.
- LANGBOUR Nadège, *Littérature de jeunesse : la construction du lecteur*, Paris, L'Harmattan, 2020.
- MASSOL Jean-François et QUET François (dir.), *L'Auteur pour la jeunesse, de l'édition à l'école*, Grenoble, ELLUG, 2011. doi.org/10.4000/books.ugaeditions.1123
- POSLANIEC Christian, *Pratique de la littérature de jeunesse à l'école*, Paris, Hachette, 2002.
- ROUXEL Annie, « Autobiographie de lecteur et identité littéraire », dans Annie Rouxel et Gérard Langlade (dir.), *Le Sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 137-152.
- TAUVERON Catherine, *Lire la littérature à l'école*, Paris, Hatier Pédagogie, 2002.